

Alexandre Galien

Petit éloge du tatouage



Éditions Les Pérégrines

Avant-propos

Vivre, c'est trébucher. Une succession de hasards, des questions auxquelles on répond parfois par l'affirmative et par lesquelles se déploient des vies entières ou des parenthèses furtives. Une phrase, puis une autre, puis une suivante, jusqu'à un point final. Un livre, puis le suivant, sans plus de calcul que cela. Les décisions résolument importantes qui ont jalonné ma vie n'en ont pas été, elles se sont imposées, d'une façon ou d'une autre. Et peut-être en va-t-il de même pour tout un chacun. Nos histoires ne sont pas si différentes, la manière dont on les vit dépend de l'endroit où l'on place la focale. Sur ce que l'on a maîtrisé, ou sur un Univers plus grand que nous, la main du destin

dessine peu à peu notre chemin. Les choix conscients sont rassurants. Je vois plutôt mes décisions comme des portes franchies – d'un pas quelquefois hésitant, mais franchies tout de même.

Les tatouages ne font pas exception à la règle. Je n'ai jamais réellement pensé à un projet, réfléchi des jours, voire des semaines, avant de me faire tracer quelque chose que j'aurais dûment choisi. Chaque tatouage est un abandon absolu et donc la forme la plus aboutie de contrôle. En somme, on ne maîtrise rien, ou si peu, alors autant vivre comme Diogène et s'abandonner totalement, parce que rien dans le fait de se brosser les dents le matin ne garantit qu'on ne passera pas sous un camion le soir-même. Cette philosophie du détachement censée éviter les souffrances me serait impossible en amour ; même si je le voulais. Je l'expérimente donc avec mes tatouages, n'ayant que faire de mon corps. Ils sont une suite de hasards, d'imprévus, d'aventures gravés sur ma peau. Il en résulte une sorte de gigantesque patchwork de motifs que je traîne partout avec moi. Ils sont souvent remarqués ; ils me permettent donc de me planquer un peu.

Au moment où j'écris ces lignes, les pages d'après sont déjà derrière moi. Elles ont été des rires, des larmes, de la sueur et des souvenirs. J'ai reparcouru à travers elles presque vingt ans de ma vie – mon premier tatouage date du crépuscule de mes quinze ans. D'une pulsion d'adolescent désireux de se démarquer à un acte d'amour, du pari perdu face à un artiste jusqu'au désir réfléchi d'arborer sur mes mains des tatouages que je ne pourrai jamais dissimuler, je me suis promené le long du chemin que tracent ces encres, qui forment mon histoire. Je me souviens de celui que j'ai été, je regarde celui que je suis, je ne sais toujours rien de celui que je veux être. Le hasard décidera, il l'a toujours fait jusqu'ici. J'ai pleuré et ri, aimé et souffert – souvent en même temps. J'ai toujours respiré, toujours écrit. L'essentiel est là.

Tout commença par une imposture

C'était le Pékin des années 2000, où les tacots côtoyaient les Mercedes dans un vacarme incessant. Les vélos se faufilaient par milliers, et il y avait encore dans la rue des petits vieux qui tiraient des charrettes destinées à concocter des JianBing, les crêpes du petit déjeuner nappées d'une sauce sucrée-salée, fourrées d'oignons verts et d'une petite galette croustillante, que préparaient chaque matin des octogénaires dont les rides racontaient déjà les mille visages du pays. Les HuTongs, ces quartiers composés de mini maisons de bric et de broc, n'avaient pas encore été rasés par un gouvernement qui laisserait, quelques années plus tard, des milliers de Pékinois sans toit pour bâtir

un éphémère village olympique. Mon père et moi y menions sa vie de vagabond, loin de nos racines et des tracas de l'administration française.

Il fallait bifurquer cinq ou six fois dans des rues sans nom que je connaissais par cœur pour rejoindre cette petite échoppe, située à quelques encablures du Lycée français. Je fus accueilli par une jeune femme qui s'exprimait dans un anglais relatif et à laquelle je finis par m'adresser dans un mandarin tout aussi balbutiant. Des dizaines, des centaines, des milliers peut-être de dessins étaient placardés aux murs, cohabitant paisiblement avec les photos de ses clients, qui exhibaient tous leurs tatouages avec un air de ravi de la crèche. Le trait était d'une superbe finesse, je pense que je n'en avais pas conscience à l'époque, mais elle avait beaucoup de talent. Elle sera la première à m'encreur, sur un coup de tête adolescent dont mon père ne saura rien jusqu'à se retrouver devant le fait accompli – l'un des indéniables avantages de l'aspect « underground » du tatouage en Chine : on ne posait pas trop de questions.

Elle me désigna un fauteuil en cuir qui semblait confortable. Elle ouvrit son carton, similaire à ceux